

Blanche Lamontagne-Beauregard

# **La moisson nouvelle**



**BeQ**



Blanche Lamontagne-Beauregard

# **La moisson nouvelle**

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 201 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Un cœur fidèle  
Ma Gaspésie

# **La moisson nouvelle**

Édition de référence :

Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926.

Sur la couverture :

Otto Reinhold Jacobi, *Automne canadien*, 1870.

À L'HONORABLE ATHANASE DAVID,  
Protecteur des Lettres Canadiennes,  
B. L. B.

## **Patrie**

Quel est ton nom, magique flamme,  
Plus forte que tout autre amour,  
Que nous portons tous en notre âme  
Et qui grandit de jour en jour ?

Quelle est cette force très haute  
Qui s'emparant de notre cœur  
Y met le passé comme un hôte,  
Et chante en nous comme un grand chœur ?...

Quelle est cette vigueur soudaine,  
Ces élans fougueux et profonds  
Qui nous font accepter la haine  
Et divinisent les affronts ?...

Quelle est cette flamme en nos êtres  
Qui change un faible en conquérant,  
Qui fait que le sang des ancêtres  
Bouillonne en nous comme un torrent ?...

De quelle grandeur est pétrie  
La tendresse qui vit en nous,  
Qui fait qu'au seul nom de patrie  
Nous tombons ensemble à genoux ?...

Quelle est cette ardeur ancienne  
Qui fait accepter tous les maux,  
Qui, sur la terre canadienne,  
Fit lever Dollard des Ormeaux ?...

Quel est ce frisson qu'on éprouve  
Près d'un clocher, sur un tombeau ?  
D'où vient donc que chaque être trouve  
Son coin de terre le plus beau ?...

Quelle est cette attache profonde  
Au pays que l'aïeul fonda,  
Et qui fait que nul sol au monde  
Ne vaut pour nous le Canada ?...

## Poèmes rustiques

« Un rond d'azur suffit pour voir passer les astres. »

EDMOND ROSTAND.



## Bonheur printanier

La feuille s'ouvre ainsi qu'une dentelle verte ;  
Des senteurs de bourgeons flottent dans l'air léger,  
Et la brise, soufflant dans ma fenêtre ouverte,  
Apporte jusqu'à moi des parfums de verger.

Les enfants réjouis, oubliant l'hiver sombre,  
Pieds nus, en robe claire et les cheveux au vent,  
Dansent sur l'herbe, et leur groupe forme de l'ombre  
Qui sursaute et s'allonge aux bords du bois mouvant...

Le buisson recouvert de feuillages ondoie  
Et s'orne vers le soir de reflets empourprés ;  
Il monte de partout des murmures de joie ;  
On dirait qu'on entend pousser l'herbe des prés...

La vie universelle et généreuse abonde,  
L'arbre tend vers l'azur ses gestes infinis.  
La sève bout aux flancs de la terre féconde,  
Les oiseaux dans les bois recommencent leurs nids...

Que mon vers te célèbre et que ma voix te loue  
Ô Nature, pour ta reposante beauté !  
Pour le vent tiède qui vient caresser ma joue,  
Pour les soirs odorants baignés de majesté !

Que je te loue, et qu'à te chanter je m'enivre  
Ô Printemps ! Que mon cœur chante avec l'univers !  
Je ne veux plus qu'aimer et que me laisser vivre  
Puisque la feuille s'ouvre et que les prés sont verts !...

Que je te loue, ô Nature, pour l'allégresse  
Que j'ai de voir grandir l'herbe aux tons éclatants,  
D'écouter dans les bois l'arbre qui se redresse,  
De pouvoir attacher mes yeux sur le printemps !...

## Paysage

Le jour brille. Les portes s'ouvrent. Les coqs chantent.  
Dans l'aube les maisons sont des fleurs de soleil.  
La campagne rayonne, et les vieux bois s'enchangent  
Du bonheur que répand le magique réveil.

La fermière gaiement, à son vieux seuil se penche.  
Je vois aller, joyeuse avec un air badin,  
Resplendissante dans sa robe rose et blanche,  
La jeune paysanne au fond de son jardin...

Sur la mer les bateaux s'en vont, deux, trois ensemble,  
Immaculés et comme incorporés à l'air,  
Si blancs que leur voilure imprécise nous semble  
L'aile d'un grand oiseau perdu dans le ciel clair !...

Des senteurs de foin vert, des murmures étranges,  
Vont à l'assaut des toits, des seuils, des escaliers.  
Par les portes on croit voir sourire les granges,  
Et les greniers ont des échos particuliers...

Les habitants heureux interrogent la plaine,  
Parlent de leurs travaux, se jettent le bonsoir,  
Cependant que la nuit couvre de son haleine  
Le chemin où les bœufs s'en reviennent le soir...

Et le sol généreux, lourd d'espoirs, semble attendre  
Le blé que va mûrir le soleil indulgent,  
Tandis que la charrue, inerte en l'herbe tendre,  
Tend aux rayons du jour ses oreilles d'argent...

## Bois adorés

Bois adorés, purs échos, vertes plaines,  
Chastes berceaux où courent les haleines  
Des vents si purs que soufflent les matins,  
Bouleaux rieurs, saules, chênes hautains,  
Je viens à vous avec mon âme ardente,  
Mon âme en feu qui soupire et qui chante,  
Je viens à vous, vous tous qui m'attirez,  
Bois adorés !

Rois du pays, magnifiques érables,  
Qui possédez des rameaux adorables  
Pleins de musique et de gazouillements,  
Mer de frissons, divins scintillements,  
Joyeux ruisseaux courant sous les fougères,  
Chansons d'un jour et gloires passagères,  
Lointains charmeurs, ombrages ajourés,  
Bois adorés !

Je vous admire aux tristes jours d'automne,  
Aulnes tremblants, grands cèdres que festonne  
Le houblon rose aux grands bras enlaçants,  
Et la fougère aux rameaux frémissants,  
Longs peupliers, rhodoras, linaigrettes,  
Larges bouquets, délicates aigrettes  
Que le ciel met au front des monts dorés,  
Bois adorés !

Forêts du Nord et monts de Gaspésie,  
Bois ou bosquets vous êtes poésie ;  
L'amour vous cherche, et l'idéal humain  
Dans vos clartés découvre son chemin ;  
Et quand la nuit chante dans vos ramures  
Les couples, dont les mots sont des murmures,  
Preignent, rêveurs, vos sentiers ignorés,  
Bois adorés !

Tout ment hélas ! tout s'effondre, tout passe,  
Au fond du cœur le beau rêve trépassé,  
Et les chemins sont pleins d'ombre et de peurs ;  
Vous seuls, ô bois, vous n'êtes pas trompeurs !  
Vous conservez toujours même visage,  
Même sourire et même paysage,  
Même douceur pour nos yeux éplorés,  
Bois adorés !

## Automne

Les buissons angoissés et pâles ont frémi.  
La feuille morte ouvrant soudain son aile grise  
Retombe lourdement sur le sol endormi,  
Comme l’oiseau craintif qu’un adroit chasseur vise.  
Déjà le cher sentier, mélancolique et seul,  
A des teintes d’hiver. Déjà la bise traîne  
Les restes des beaux jours, et leur fait un linceul  
    Dans les plis de sa longue traîne...

Les champs fanés n’ont plus leurs blonds et lourds cheveux...  
Les arbres dépouillés, innombrables squelettes,  
Esquissent dans le ciel des gestes douloureux.  
Sur les grèves on voit dormir les goélettes...  
Dans Beaupré le vent siffle, intermittent et sec,  
Lévis apparaît grise et Beauport paraît noire ;  
Mais, fardé comme un page, est notre vieux Québec,  
    Glorieux sur son promontoire !...



Les forêts d'alentour sont d'un ocre parfait :  
Leur chevelure rousse a des lueurs châtaines ;  
Le vent, qui s'y connaît en chevelure, y fait  
Des puits divins et de lumineuses fontaines.  
Et quand les doux moments du soir sont revenus,  
Quand l'Amour, en secret, tend ses filets sans nombre,  
On voit, par le sentier, sous les rameaux chenus,  
Un couple s'éloigner, dans l'ombre...

Puis, lentement, et jour par jour, le bois s'éteint.  
La mort s'attaque à chaque fibre de son être,  
Et la forêt, suivant elle aussi son destin,  
Voit dans l'ombre des nuits sa beauté disparaître.  
Et, songeant malgré nous aux gloires du printemps,  
Tristes, nous écoutons, comme aux bords d'une tombe,  
Surgir du sein glacé des forêts, par instants,  
Le bruit d'une feuille qui tombe...

## Espoir

C'en est fait. L'hiver tient la nature en ses serres.  
De la mort elle a pris la raideur et le teint.  
La nature agonise et notre cœur se serre  
De voir cette beauté paisible qui s'éteint...

C'en est fait. Des sanglots glissent de branche en branche...  
Comme une voix le vent se lamente parfois...  
Les feuilles tombent. Dans cette grise avalanche  
On ne retrouve plus les sentiers d'autrefois.

Adieu donc, bois chéris, coteaux baignés d'aurore,  
Bosquets retentissants, ravins peuplés d'oiseaux !  
Adieu vallons en fleurs, adieu beau lac sonore,  
Où, dans l'or du midi, se penchent les bouleaux !

– Mais non, ne pleurons pas, car ces choses divines  
Dont nos yeux ont souvent admiré le contour :  
Fleuves, ruisseaux, buissons, plaines, forêts, collines,  
Peuvent dans notre esprit renaître, tour à tour !

Ah ! qu'importe l'hiver et ses heures moroses !  
Et qu'importe novembre après le mois de mai !  
Qu'importe un printemps mort si nous eûmes ses roses,  
Et qu'importe l'oubli si nous avons aimé !...

Qu'importe un jour éteint s'il nous laisse sa flamme,  
Si son reflet lointain est un feu continu ;  
L'univers tout entier peut tenir dans une âme :  
Dans un lac tout le ciel n'est-il pas contenu ?

Qu'importe que le bois triste et mourant se voile,  
Si nous avons l'esprit rayonnant de beauté,  
L'esprit clair et léger comme la blanche voile  
Et le cœur réjoui comme un matin d'été !...

## La fin du jour

Les coteaux, les vallons, toute la terre heureuse,  
Les monts majestueux, le pré, le champ vermeil,  
Tout s'endort. Au jardin la rose langoureuse,  
Cède au sommeil.

Une paix infinie entre au fond de notre âme,  
L'espérance et le rêve y germent tour à tour.  
Les oiseaux se sont tus. Le bruit meurt, tout proclame  
La fin du jour.

Dans le ciel devenu gris et calme, la lune  
Au-dessus d'un pré vert, des seigles émergeant,  
Montre, dans le fouillis de la montagne brune,  
Son œil d'argent...

Le mont, resplendissant sous des lueurs sans nombre,  
Sent descendre la nuit qui couvre le ravin.  
L'église, près des champs, brille et lève dans l'ombre  
Son doigt divin.

La plaine que ta main inlassable a semée  
S'apaise en la douceur du couchant qui s'éteint :  
Homme, ne vois-tu pas monter une fumée  
    Dans le lointain ?

À ta blanche maison où la table se dresse,  
Où la lampe ancienne éclaire doucement,  
Va, tu retrouveras la fidèle tendresse  
    D'un cœur aimant !

Va ! charmante et rieuse ainsi qu'une écolière,  
Celle qui chaque jour met le ciel sous ton toit,  
Ton épouse accomplit sa tâche journalière  
    Et pense à toi !...

## Joie d'été

Je veux un ciel riant et pur  
Réfléchi par un lac limpide...

THÉOPHILE GAUTHIER.

Bénéissons Dieu ! Voici que nous pouvons encore  
Comme un joyeux essaim qui prend son vol au loin,  
Courir vers la campagne immense que décore  
Le foin !

Dans la fraîcheur de l'herbe épaisse que l'on foule,  
Et l'air pur qui descend sur nos fronts accablés,  
Nous pourrons, ô bonheur ! voir se lever la houle  
Des blés...

Et la forêt sublime, où divine famille,  
Les arbres vont, croissant dans leur rêve béni,  
Les vertes profondeurs où gazouille et fourmille  
Le nid...

Nous allons retrouver les sentiers et les plaines,  
Les ravins éveillés de leur sommeil obscur,  
Les buissons où le vent vient creuser des fontaines  
D'azur !...

Les aulnes rougissants où sifflotent les merles,  
La savane au reflet magnifique et changeant ;  
Le sol neuf où l'avoine a répandu ses perles  
D'argent...

Les routes encerclant d'une ceinture brune  
La taille des coteaux rieurs et lourds d'espoir.  
Les champs où les maisons s'allument une à une,  
Le soir...

Les prés herbus et verts, les rians pâturages  
DouceMENT ranimés aux souffles du printemps ;  
Les monts lointains, couverts d'ombres et de feuillages  
Flottants...

Nous reverrons la mer, ondoyante ou paisible,  
Champ d'ombre qu'un soleil mourant vient embraser,  
Et que la brise va, de sa faux invisible,  
Raser...

Ô joie ! Un ciel très pur, l'alouette qui passe,  
L'aube rose jetant des fleurs d'or sur le toit,  
La mer bleue, une voile blanche sur l'espace,  
Et toi !...

Toi dont le clair esprit de beaux rêves s'abreuve,  
Et monte comme l'aigle en face du ciel bleu,  
Toi dont les yeux profonds sont semblables au fleuve  
En feu !...



## Soir

L'air est doux, le soir chante et la colline embaume.  
Il monte de partout des odeurs de printemps ;  
Dans les jardins la verte épaisseur forme un dôme  
Où la lune a jeté ses dessins miroitants.

Les parfums de savane inondent les vallées,  
Sous le poids des bourgeons les arbres sont plus lourds.  
Le soleil meurt au flanc des côtes ondulées,  
L'herbe lisse est semblable à quelque ancien velours.

Et les chuchotements, les rires, les tendresses  
Flottent dans l'air. Le soir est imprégné d'amour  
Les esprits vont semant en secret les ivresses  
Et des serments la nuit prépare le retour...

Les couples, deux à deux, s'en vont dans le silence :  
Leurs lèvres pour parler ne s'ouvrent qu'à demi :  
Leur pas s'appesantit de douce nonchalance ;  
Les amants d'autrefois dans leur tombe ont frémi !

Ô couples de jadis qui, par des soirs semblables,  
Savouriez les serments dont vous étiez liés,  
Ces instants éternels, ces moments adorables,  
Non, vous ne pouvez pas les avoir oubliés !...

De ces soirs radieux où l'air semble de flamme,  
Où les brûlantes mains tressaillent de s'unir,  
De ces soirs où l'amour nous met le ciel dans l'âme,  
Ô morts, vous n'avez pas perdu le souvenir !...

Lorsque les soirs d'été chantent dans les ramilles,  
Vous reprenez, vivants, votre corps ranimé,  
Et vous venez sans bruit, à travers les charmilles,  
Pour revoir les lieux chers où vous avez aimé...

Et quand les gais amants par les nuits étoilées,  
En silence, dans le jardin viennent s'asseoir,  
Je vois passer votre ombre aux détours des allées,  
Et je sais que votre âme flotte en l'air du soir !...

## Rêve du soir

Quand le soleil, dans un flot de pourpre et de sang,  
Derrière les sommets majestueux descend,  
Couvrant de son manteau la haute forêt vierge,  
Et les buissons secrets d'où le parfum émerge,  
Quand le soleil, dorant les ravins tortueux,  
Ouvre des lacs d'azur dans les marais boueux,  
Et d'un reflet où toute chose se redore,  
Plus chaud que le midi, plus vivant que l'aurore,  
Verse à flots la clarté du ciel sur le chemin,  
Et pare de ses feux l'âpre désert humain,  
À l'heure, où des coteaux, qui cessent de bruire,  
Tièdes et réjouis du matinal sourire,  
Disparaît le magique essaim des papillons,  
Dont le vol semble fait de rêve et de rayons :  
À l'heure où loin de nous s'enfuient les demoiselles,  
À cette heure si tu crois posséder des ailes,  
Pour franchir la lointaine rive et le vallon,  
Et la blonde colline où souffle l'aquilon,  
Si ta pensée ardente et ton âme légère  
S'envolent au delà de la ville étrangère

Pour retrouver cet être entre tous préféré,  
Celui dont chaque jour ton cœur est altéré ;  
Si sans craindre la mort et sans peur des désastres,  
Le soir, après avoir recontemplé les astres,  
Après avoir, caché dans l'antre des roseaux,  
Écouté longuement la chanson des oiseaux,  
Tu voudrais dans l'amour dont ton âme s'inonde,  
Endormir contre toi sa chère tête blonde,  
Et, le gardant de tout mal et de tout affront,  
Tu voudrais de ta douce main, calmer son front ;  
Si le soir, à cette heure où l'âme est asservie,  
Sous son rêve, tu sens que sa vie est ta vie :  
Referme ta fenêtre et regagne ton toit,  
Rentre en toi-même : tu portes le ciel en toi !..

## Fantaisie sur l'été

Écoutez le pinson chanter au fond du bois,  
Et le ruisseau courir sous les feuilles légères ;  
Voyez le vent jouer au milieu des fougères,  
Et former dans la nuit son chœur aux mille voix...

Juillet bientôt va rire aux éclats dans les branches ;  
Les rêveurs vont fouler le sentier reverdi,  
Les mondains, souriants, le cœur ragaillardi,  
Mettront habits nouveaux et chapeaux des dimanches.

Comme une digue que nul frein ne peut tenir,  
Le monde envahira les grèves et les sentes ;  
Et dans l'enchantement des forces grandissantes,  
Chacun, repu d'air frais, se croira rajeunir.

Nous irons, ô mortels, affamés que nous sommes  
De midis souriants et de matins heureux,  
Attachant sur l'été nos regards langoureux,  
Nous irons dans les champs, mornes troupeaux des hommes...

Nous irons, tourmentés d'infini, lourds d'émoi,  
Brisés des souvenirs qui surgissent en foule,  
Emportant le sanglot que la gorge refoule,  
Et ce beau rêve mort que chacun porte en soi...

Beaux papillons, cherchant la jeunesse et le rire,  
Les femmes, l'œil joyeux, iront cheveux au vent ;  
On verra les regards s'épanouir souvent,  
Et sur les blanches dents naître le gai sourire...

Quelques-unes, selon le chic contemporain,  
Raides comme un couteau bien serré dans sa gaine,  
Porteront une robe en moire marocaine,  
Où brillent le cristal et les pierres du Rhin...

Les rires sonneront et sous la mante noire  
Les doigts fins se noueront en gestes anxieux,  
Et des yeux enfiévrés chercheront d'autres yeux,  
Sous l'ombrelle de soie au gros manche d'ivoire...

Mais ce tableau n'a pas la gaieté qu'il paraît :  
L'ennui se cache sous ces beaux visages roses,  
Comme la tache noire au calice des roses,  
Comme le ver qui ronge un beau fruit, en secret !...

## Songe d'hiver

### I

La forêt si vivante est maintenant déserte,  
Et, comme elle, sa sœur la colline est inerte.  
Un manteau de frimas recouvre le matin.  
Déjà l'on ne perçoit plus rien dans le lointain.  
La neige tombe. Il neige, il neige en avalanches ;  
Les villages sont blancs, les montagnes sont blanches.  
Ô vieillard qui reviens avec des fagots morts,  
Viens t'asseoir sous mon toit, car il neige dehors.

### II

Il est nuit. Le grand vent, qui sanglote et qui gronde  
En de rudes assauts contre nos murs s'effondre  
La neige tombe. Assise, et seule au coin du feu,  
Je rêve à quelque ciel lointain et toujours bleu,  
À la terre odorante et chaude d'Italie,  
À ses lacs clairs où va la gondole jolie



Portant, le cou noué d'un châle d'opéra,  
Une belle, et robuste, et brune signora...  
Je rêve au sol de France avec ses blondes vignes,  
Et ses calmes étangs où s'endorment les cygnes,  
À la Belgique où sont les beffrois et les tours,  
Les clochers ajourés, les toits aux purs contours,  
Les collines grouillant de moisson odorante,  
Les enclos habillés de lys et d'amarante,  
Où, dans son nid la blanche colombe s'endort  
En fermant doucement, le soir, son aile d'or !...

### III

Quand il neige, et qu'à mes regrets je m'abandonne,  
– Ah ! que l'âme de mes ancêtres me pardonne !  
Je rêve à ces pays séduisants et divers,  
Où l'on ne voit jamais sévir les longs hivers,  
Où le souffle embaumé qui passe sur les rives  
Transporte la chanson des colombes plaintives,  
Et quand sur mon pays le soir, soudain, descend,  
Redoutant les assauts de l'hiver menaçant,  
Je me meurs d'écouter la flûte sur les lèvres,  
Là-bas, dans un pays où vont en paix les chèvres,

Entre les verts sentiers où les pommiers neigeant  
Mettent sur leur dos gris une averse d'argent,  
Je me meurs d'écouter la chanson amoureuse  
Du merle qui gazouille en la forêt ombreuse,  
Et d'entendre, parmi les parfums d'oranger,  
Au loin, la voix plaintive et tendre d'un berger !...

## Hiver canadien

Mais j'aime ton brillant cortège,  
Tes monts au sapin toujours vert,  
J'aime la splendeur de ta neige,  
J'aime ta blancheur, rude hiver !

On dirait du ciel sur les branches,  
Il neige en flots étincelants.  
Les collines sont toutes blanches,  
Et les villages sont tout blancs...

Protectrice comme une mère,  
La neige, encerclant le coteau,  
Semble vouloir prendre la terre  
Dans les plis de son blanc manteau...

Dans les villages solitaires  
Tous les vaillants semeurs de blés,  
Fronts résignés, âmes austères,  
Près du feu, se sont rassemblés.

C'est l'heure des paroles tendres,  
Des rires fusant sans raisons.  
Dans la veillée on croit entendre  
Palpiter l'âme des maisons !...

Et la lampe, la bonne lampe  
A des feus inaccoutumés.  
Son reflet brille sur la tempe  
De tous les êtres bien-aimés.

Puis la nuit s'étend. On écoute  
Le bruit des grelots dans le noir.  
Un traîneau passe sur la route,  
Une voix chante dans le soir...

C'est le jeune homme au cœur fidèle,  
Au doux sourire, à l'œil mutin,  
Qui s'en va gaiement voir sa belle,  
Au fond d'un village lointain.

Rien ne rebute son courage,  
Il s'en va, le cœur enchanté,  
Tandis que la brise fait rage,  
Ô poésie ! Ô pureté !...

## Poèmes héroïques

« On a devant ceux que la  
tourmente a crucifiés le respect  
qu'impose le silence des temples. »

PIERRE AGUÉTANT.

# Dollard des Ormeaux

« Ils sont les vivants et nous  
sommes les morts. »

PIERRE AGUÉTANT.

## I

Nom charmant, nom sublime, ô Dollard des Ormeaux !  
Qu'il est de force, qu'il est de grâce en ces mots !  
Ce nom chante comme un printemps dans les broussailles  
Éclate comme un feu dans l'ardeur des batailles,  
S'élève et vibre ainsi que l'onde aux flots rythmés,  
Est doux comme le nom des âtres bien-aimés !  
Il était noble et jeune, il venait de la France ;  
Son grand cœur était plein de force et d'espérance  
Son cerveau ne formait que de nobles desseins,  
Son rêve était celui des héros et des saints...  
Avec joie il est mort pour sauver la patrie !  
Chantons partout son nom avec idolâtrie,  
Car son corps est tombé tout couvert de son sang,  
Et son nom glorieux brille, resplendissant...

## II

Mais qu'à nos yeux ta gloire est futile, ô jeune homme,  
Et que nous sommes loin de tout ce que l'on nomme  
Héroïsme, vertu, bravoure, dignité !  
Que notre ombre, ô Dollard, est loin de ta clarté !  
Le monde, vil troupeau qu'une eau stagnante abreuve,  
Ne voyant rien de grand qui l'attire ou l'émeuve,  
Sceptique, et dévoré du feu de son désir,  
S'élançait éperdument vers l'ignoble plaisir !  
Ce port majestueux, cette superbe ville  
Que tu sauvas jadis de l'embuscade vile,  
Où ton ombre sans doute a plané bien souvent,  
Montréal n'est plus qu'un repaire où tout se vend,  
Où le vice croupit dans des greniers immondes,  
Où l'on voit – groupe sombre et troupes vagabondes –  
Serrant leurs vils écus entre leurs poings maudits,  
Dans les bouges joyeux ricaner les bandits !...



### III

Du coteau verdoyant où ta blanche statue  
Évoque ta grandeur, et ta voix qui s'est tue,  
Ô mort, – Toi qu'on devrait ne nommer qu'à genoux –  
Que ta grande âme plane encore autour de nous !  
Que ton geste pétri de vaillance et d'adresse  
Renaissse foudroyant ! Que ton grand corps se dresse,  
Et que ton œil hautain veille sur la cité  
Où de lâches vendeurs trahissent la Beauté !  
Que ton front rayonnant de gloire et de souffrance  
Éclaire l'avenir de notre jeune France,  
Et pour nous enflammer aux ardeurs d'autrefois  
Que ta muette bouche ait encore une voix !...

## Christophe Colomb

Quand tu vins sur la mer, cinglant vers l'Amérique  
Ô Colomb, tu voyais déjà dans le lointain  
Un pays riche d'or, une côte féérique,  
Des caps resplendissants dans l'air pur du matin.

Tu voyais une terre insoupçonnée et belle,  
Des monts neigeux, gardiens d'un riche continent,  
Cependant que filaient la barque d'Isabelle,  
Et le noble vaisseau du bon roi Ferdinand.

Scrutant les horizons où le destin se joue,  
Heureux, tu t'en allais vers l'immense inconnu,  
Cependant que ton œil montait loin de la proue  
Et que l'aube du ciel éclairait ton front nu !...

Devant tes yeux profonds passaient les silhouettes  
D'un monde sans limite, aux multiples climats,  
Et tes regards ardents – comme un vol de mouettes –  
Doraient de leurs rayons les drisses et les mâts.

Mais tout geste éclatant suscite une âme vile.  
L'envie est rugissante dans l'ombre. Et voilà  
Que tu vis apparaître un Perras de Séville,  
Et l'œil sinistre d'un Cenell Bovadilla !...

Et dans ces jours de pleurs que le doute accompagne,  
Brisé de trahison, de douleur, de péril,  
Tu rêvais au soleil de la France et d'Espagne,  
Et ton âme saignait sur le dard de l'exil...

Au fond du vaisseau noir battu par les tempêtes,  
L'œil encore ébloui du jour qui se voila,  
Parmi les flots dressés comme d'horribles bêtes,  
Tu songeais au regard si pur d'Isabella...

Ton esprit magnifique, à l'ardeur éternelle,  
Sombre, se replia dans les murs du passé  
Le cœur plein de pardon, tu refermas ton aile,  
Triste dans l'ombre, ainsi qu'un bel oiseau blessé...

Et tandis que le vent rugissait dans les voiles,  
Ô martyr, couronné de tous les maux soufferts,  
Tu priais le Seigneur, levant vers les étoiles,  
Ton front chargé d'opprobre et tes bras lourds de fers...

Tandis que s'éloignaient la côte et tous ses charmes,  
Captif, tu gémissais, parmi le vent amer,  
Les vagues recevaient le torrent de tes larmes,  
Et ton grand cœur était plus amer que la mer !...

## **Jeanne Mance**

Dans la sérénité de mes jours de jeunesse,  
Dans l'élan infini des lointains dévouements,  
Déjà je te voyais, ô terre enchanteresse,  
Ô ma Ville-Marie, œuvre des saints tourments !

Dans le rêve divin de l'âme qui se donne,  
Qui court à l'héroïsme et cherche l'idéal,  
En l'église française, aux pieds de la Madone,  
Déjà je t'évoquais, ô mon cher Montréal !

Je voyais, dans la vague et lointaine nuée,  
Le sauvage surgir, féroce et rugissant.  
Je voyais, des forêts sanglantes, la ruée  
D'où sortent la détresse et les horreurs du sang.

Et j'eus la vision des tâches surhumaines,  
Des efforts impuissants, du rigide devoir  
Qui, pesant quelquefois sur les âmes sereines,  
Met en elles le spectre affreux du désespoir...

Qu'importe ! me disais-je. Une fille de France  
Doit prendre dans son cœur les maux de l'univers !...  
Or, Montréal souffrait : Je vins vers sa souffrance ;  
Je bravai les périls, les combats, les revers.

Et je vins. Sur la mer, craintive et pauvre femme,  
J'abandonnai mon sort aux mains des matelots.  
La flamme qui brûlait en secret dans mon âme  
S'élevait aussi forte et vaste que les flots !

Pendant que le vaisseau filait à toutes voiles,  
Sur l'océan, par les beaux soirs silencieux,  
Cependant que brillait le monde des étoiles,  
Mon rêve grandissant s'élançait vers les cieux !

Ô mes sœurs, qui dira nos craintes, nos alarmes,  
Nos vains efforts, nos pleurs et notre anxiété !  
Que de fois, aux pieds de Jésus, mêlant nos larmes,  
Que de fois nous avons ensemble sangloté !

Le farouche Iroquois guettant à notre porte,  
Les lueurs d'incendie obstruant l'horizon,  
La famine, le froid, la guerre – mais qu'importe !  
Puisque tu vis, ô ma douce et sainte maison !

Maintenant, je me meurs. Ah ! Vois comme je t'aime,  
Ô toit béni qui fus de tout mal le vainqueur !  
Ah ! Vois comme je t'aime ! En ce moment suprême  
Je t'offre en gage d'éternel adieu : mon cœur !

## Marguerite Bourgeoys

– Venez, chères enfants, ô mes vaillantes filles !  
Le travail vous attend, reprenez vos aiguilles ! –  
C’est ainsi que parlait Marguerite Bourgeoys,  
Et la source n’est pas plus pure que sa voix...  
C’est ainsi qu’abritée en une pauvre école,  
Lumière qui conduit, sourire qui console,  
En face de la mort, en face de la faim,  
Elle commence une œuvre admirable et sans fin.  
Qui dira la grandeur de ces vaillantes femmes ?  
Qui nous dévoilera la beauté de ces âmes ?  
Son courage, jamais ne fut vaincu ni las,  
Et, durant trois longs mois sur le « Saint-Nicolas »,  
Cette fille, portant la bravoure des sages,  
Se pencha jour et nuit sur ces pauvres visages,  
Emplissant de respect l’âme des matelots,  
Et pure comme l’aube éparse sur les flots !  
Et maintenant au sein de la forêt déserte,  
À tant d’affreux dangers, humble victime offerte,



Le cœur brulé d'amour et d'immolation,  
Elle va commencer sa sainte mission.  
Malgré ces bois profonds aux farouches murmures,  
Malgré les Iroquois cachés sous les ramures,  
Avec les sœurs Crolo, Raisin, Hioux, Chatel,  
Elle trace ici-bas un sillon immortel...  
Son toit est une ruche où le travail fourmille ;  
Elle va, vient, guidant sa très jeune famille,  
Et sa voix se mêlant au bruit fin des ciseaux  
Chante et gazouille ainsi qu'un ramage d'oiseaux...  
« Le jour fuit, nous ferons ensemble diligence,  
Mes filles ! Que nos jours se vouent à l'indigence !  
Du labeur que vos yeux ne se détournent pas,  
Et qu'on n'entende point le doux bruit de vos pas !...  
Les femmes, voyez-vous, sont comme les abeilles :  
En silence dans l'ombre, elles font des merveilles ;  
Elles vont butinant sans bruit, dans les sillons,  
Et quand leur œuvre est faite il en sort des rayons !...  
Lentement, jour par jour, la plaine se colore,

Et, goutte à goutte, les roses boivent l'aurore...  
Parfois la cause est lente à donner son effet,  
Mais c'est comme cela qu'une race se fait !...  
– Venez, chères enfants, ô mes vaillantes filles,  
Le travail vous attend, reprenez vos aiguilles ! »...  
C'est ainsi que parlait Marguerite Bourgeoys,  
Et la source n'est pas plus pure que sa voix...

## L'artiste

« J'ai chanté dans le noir.

Ma chanson s'éleva dans l'ombre, et la première.

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière ! »

EDMOND ROSTAND.

Seul, dans l'humble foyer d'où ton rêve s'envole,  
Loin de ces lieux secrets où l'on pille, où l'on vole,  
Sur des feuillets jaunis tu demeures penché,  
Dans l'âpre acharnement du travail ébauché,  
Tandis que l'argent luit dans les mains de la pègre,  
Tu songes, tu pâlis, sans feu, sans pain, intègre,  
N'ayant pour tout trésor que le rayonnement  
De ta noble pensée et de ton saint tourment !  
De ton œil obstiné tu mesures les nues,  
Tu guettes dans les cieux les lueurs inconnues,  
Les éclairs, les rayons, tous les scintillements  
Que Dieu pour nous charmer allume aux firmaments.  
Tu modèles ton œuvre ainsi qu'une statue,  
Et tu peines encor quand la foule s'est tue ;

Ouvrier du divin, tu martèles le jour,  
Tu fouilles l'éternel avec des yeux d'amour !  
Tandis que la crapule à ses plaisirs se rue,  
Que les honteux trafics envahissent la rue,  
Que le maître du vice, infâme moissonneur,  
Étale l'immondice et vend le déshonneur,  
Tandis que l'ombre rampe entre les rideaux rouges,  
Que des gardes de paix vont danser dans les bouges,  
Tandis que des regards impurs troublent la nuit,  
Que le rire infernal dans l'antre resplendit,  
Que l'obscur araignée en la nuit fait ses toiles,  
Dans ton âme tu vois se lever des étoiles !...

## Un maître ornemaniste<sup>1</sup>

« Comme la coupe du berger, l'œuvre que nous voulons essayer de décrire a été sculptée avec un couteau, ou mieux, un simple canif, et il est bien permis de la qualifier aussi d'œuvre divine... »

HENRI D'ARLES.

### I

Depuis qu'à nos regards le matin se dévoile,  
Que le nuage vole aux cieux légèrement,  
Depuis que nous voyons scintiller une étoile,  
Et que l'astre des nuits gravite au firmament,

Depuis que, de la terre aux racines profondes,  
Et des sombres lointains du monde reverdi,  
Sortent l'humble brin d'herbe, et les gerbes fécondes,  
Et la fleur souriant dans les feux du midi ;

---

<sup>1</sup> M. Alphonse Leclair, octogénaire de Montréal, qui fait avec un canif d'admirables sculptures sur bois.

Depuis, que nous voyons s'entr'ouvrir un pétale,  
Que le jour brille, que l'oiseau refait son nid,  
Depuis que le printemps magnifique s'étale,  
Les hommes ont crié leur soif de l'infini.

L'homme, sans cesse, bat de l'aile vers les cimes,  
D'un but mystérieux il est illuminé  
Et l'artiste, vivant de ses élans sublimes,  
Cherche à donner un corps à son rêve obstiné.

Vous êtes, ô vieillard, de la race bénie,  
De ceux à qui Dieu fit le don supérieur,  
Et vous avez reçu le superbe génie  
Qu'il faut pour exprimer son rêve intérieur.

Le labeur patient de l'ouvrier antique,  
Maître de l'art ancien, artiste primitif,  
Se retrouve, dans cette œuvre toute gothique,  
Que vous créez avec la pointe d'un canif.

Le courage ancien guide vos doigts tenaces,  
Quand dans la chair du bois vous gravez les fleurons,  
Les chapiteaux massifs, les feuilles, les rosaces,  
Les tiges de rosiers, et les beaux liserons.

Cet art vous revient-il de quelqu'obscur artiste,  
Un homme au doux visage, un ancêtre lointain,  
Qui traçait sur le tronc des arbres, seul et triste,  
La forme d'un beau lys s'ouvrant dans le matin ?...

Avez-vous hérité de l'âme d'un ancêtre,  
Un poète songeur, au rêve illimité,  
Qui s'accoudait longtemps le soir, à la fenêtre,  
Et rêvait tout l'hiver aux charmes de l'été ?...

Êtes-vous un très vieux génie en qui sommeille  
Le brûlant souvenir d'un beau ciel étranger,  
Et ne seriez-vous pas l'amoureux de Mireille,  
Qui fit de son couteau la « coupe du berger » ?...

Vous avez fait surgir de la brillante lame  
Des fleurs plus belles que les roses d'un jardin,  
Et votre œuvre, ô vieillard, peut nous remuer l'âme,  
Aussi bien que les grands chefs-d'œuvre de Rodin !

Car le même flambeau céleste vous éclaire,  
Artistes ! Que ce soit Raphael ou Mozart,  
Qu'il se nomme Rubens ou qu'il se nomme Homère,  
Le même souffle court au fond de tous les arts !

Tout art est grand ! Qu'il soit harmonie ou peinture,  
Qu'il soit un trait vainqueur de plume ou de ciseau ;  
La suprême beauté de l'ardente nature,  
Vit dans un simple vers et dans l'humble pinceau,

Vous portez tous au cœur même divin martyr,  
Chantres du rêve humain ! Et vous êtes touchants...  
Une plainte éternelle accorde votre lyre,  
Et le même sanglot préside à tous vos chants !...



## II

Mais un jour, pour combler enfin notre espérance  
Et la divine soif que l'homme a du ciel bleu,  
La mort apparaîtra, portant la délivrance,  
Et les secrets inscrits dans les astres de feu.  
Mettant le jour au fond d'une nuit salutaire,  
Elle nous fera voir le vrai, l'essentiel,  
Et fermant pour toujours nos regards à la terre,  
Elle nous apprendra le miracles du ciel.

Alors s'entr'ouvriront les lointains magnifiques  
Contre lesquels s'abat l'aile de nos désirs...  
Et Dieu multipliera dans nos cœurs pacifiques,  
Ces bonheurs persistants qu'ils ne pouvaient saisir.  
Alors nos pauvres yeux las de chercher sans trêve  
Dans l'espace muet l'art et la vérité,  
Pourront voir, au milieu des brumes de leur rêve,  
Paraître ton visage immuable, ô Beauté !

Alors tu nous appelleras à toi. Tes voiles,  
Deviendront le berceau de celui qui t'aimait :  
Le poète qui tord ses bras vers les étoiles,  
Le peintre, le savant, amoureux du sommet ;  
L'artiste génial qui porte en sa poitrine  
Le nostalgique ennui d'un univers captif,  
Et cet humble sculpteur qui fit œuvre divine,  
Patiemment, avec la lame d'un canif...

Et pour guérir nos yeux tout brulés de leurs larmes,  
Et nos cœurs que la vie écrase dans ses fers,  
Te dévoilant à nous dans ta grâce et tes charmes,  
Tu nous consoleras de tous les maux soufferts...  
Tu nous appelleras à toi. Comme une mère  
Berce son doux enfant sur son cœur maternel,  
Tu nous endormiras dans tes bras de lumière,  
Et tu nous chanteras un cantique éternel !...

## Albert Lozeau

Tous les oiseaux du ciel devaient le reconnaître  
À son regard profond qui perçait la fenêtre,  
Lui dont l'âme n'était qu'un hymne à la beauté !...  
Chez lui je vins, un jour au début de l'été.  
En franchissant le seuil de cet autre Coppée  
À la porte je fus tout de suite frappée  
Par les traits de cet ange aux gestes consolants :  
Sa mère, une admirable femme aux cheveux blancs !...  
Le vent de mai jetait dans sa fenêtre ouverte  
L'odeur des champs voisins et de la forêt verte,  
Et lui, le regard grave, en son rêve perdu,  
Sur une chaise longue il était étendu...  
Mais quels feux, quels rayons brillaient dans sa prunelle  
Et que cette douleur me parut solennelle !  
Un grand chêne étendant ses feuillages au loin,  
Un peu de ciel grisâtre, un rosier, dans un coin,  
Un balcon, quelques toits habillés de verdure,  
Une vigne accrochée aux maisons et qui dure,

Voilà tout ce qu'était son modeste horizon,  
Voilà ce qui mettait le jour dans sa prison !...  
Mais ce coin suffisait à son âme profonde ;  
Un poète à lui seul est vaste comme un monde.  
Quand tout est sombre ailleurs, en lui-même il fait clair,  
Son exil est un ciel qu'illumine l'éclair ;  
Son cœur est un jardin de fleurs et de ramures  
Qui, pour un rien, s'emplit de chants et de murmures,  
Car le poète voit ce que l'on ne voit pas,  
Et, dans la nuit, il a du soleil sur ses pas !...  
Il est un voyageur de l'éternel voyage,  
Et son âme est pareille au léger coquillage  
Dans lequel on entend gronder toute la mer !...

.....

Et pendant qu'il parlait, que, sans un mot amer,  
Il me livrait sa noble et magique pensée,  
Et me montrait le fond de son âme blessée,  
Je me disais : Tu peux, ô poète charmant,

Nous réjouir de ton rêve, de ton tourment,  
Forçat de la beauté, de ton marteau sublime  
Tu peux forger le mot, la césure, la rime ;  
Faire naître, vivants en des rythmes divers,  
Les tercets rayonnants, les poèmes, les vers,  
Où tous les cœurs blessés pourront s'écouter vivre,  
Plongés dans la douceur amère de ton livre ;  
Jamais tu ne sauras rien écrire de mieux  
Que ce poème qui pleure au fond de tes yeux !...

## Printemps

*(Sur une composition de Greig)*

L'air est pur, l'air est doux, et la forêt sereine  
Peuple sa profondeur d'un ramage d'oiseaux.  
L'Heure, drapée en sa robe de souveraine,  
Au bois mystérieux déroule ses fuseaux...

Ô vous tous qui passez le long de cette pente,  
Voyez comme le jour a doré le cyprès.  
Comme l'arbre frémit, comme le ruisseau chante,  
Et comme le soleil rit dans les bois épais !...

Chaque feuille nouvelle a souri sur sa tige,  
Au fond du vert taillis le merle s'est caché,  
Et le léger nuage au ciel pris de vertige,  
Tendrement, sur le bord du ruisseau, s'est penché...

La nature, infinie en ses métamorphoses,  
A préparé sans bruit, le rêve et les amours,  
Et pour mieux célébrer la naissance des roses,  
Les vieux arbres ont mis leur manteau de velours...

Oh ! la douceur d'aimer quand la terre est si belle,  
Et la douceur de vivre en les bois rajeunis !  
Oh ! le plaisir d'entendre en la nuit solennelle,  
Le vrai bonheur chanter au fond de tous les nids !...

La brise tiède vient onduler sur la brousse  
Comme une lyre qui jouait entre nos doigts...  
Oh ! comme le ruisseau gazouille sous la mousse !  
Oh ! comme le ruisseau gazouille au fond des bois !

Seul, tu te promenais dans le soir, ô génie,  
Sous le ciel de Norvège aux grands pommiers en fleurs ;  
Ton rêve était : beauté, ta pensée : harmonie,  
Et ton âme exaltait ses magiques douleurs...

Et pendant que la lune jaune éclairait l'herbe,  
Et que tu t'en allais, sous les arbres, errant,  
Ô Grieg, tu composas la musique superbe  
Que tous les amoureux écoutent en pleurant...

Sois béni, art divin, ô sublime musique,  
Qui mets l'éternité dans les frêles instants,  
Qui fais de nos soupirs un immense cantique,  
Et qui donnes au monde un éternel printemps !



## Au vulgaire

« Envieux, vous mordrez la base des statues. »

VICTOR HUGO.

### I

Oh ! j'ai vu ce regard passer dans cet œil fou !  
J'ai vu ce pli moqueur autour des lèvres blêmes !  
J'ai vu se détourner sa tête de hibou  
Tandis que j'ébauchais fièrement des poèmes !...  
Ô vulgaire ! Esprit morne, énigmatique front,  
Que m'importent ton rire incrédule et ton blâme ?  
Je resterai muette et froide à ton affront,  
Car on ne peut tuer une âme !...

Ô vulgaires ! Ô vous qui détestez les vers,  
Et tout ce qui grandit, et tout ce qui relève !  
Ô vous qui regardez la beauté de travers,  
Et dont l'esprit est un cachot où meurt le rêve !  
Lac dormant et qui n'a ni surface, ni fond,  
Visage sans reflet, âme fausse et glacée,  
Je ne craindrai jamais votre dédain profond :  
On n'arrête pas la pensée !...

Riez, sombres esprits, riez obscurément,  
Moquez-vous des chercheurs qui vont, levant la tête !  
Le chien jappe ; la lune brille au firmament,  
Et le jour glorieux jaillit de la tempête...  
Que peut l'être rampant contre l'éternité ?  
C'est pour nous que le ciel s'illumine et s'étoile...  
Vous n'empêcherez pas notre âme de monter,  
Car on n'éteint pas les étoiles !...

## II

Que m'importe ! Ici-bas, chaque chose a sa place :  
Les fleurs ont le ravin où l'aube douce luit,  
Les ruisseaux ont les champs, l'hirondelle a l'espace,  
Le lierre a le buisson, le reptile a la nuit !...

Retourne à ton sarcasme, à ton rire stupide,  
Retourne à cette nuit dont tes pensers sont pleins !  
Jamais tu ne sauras aimer le jour splendide,  
Toi que je ne hais pas mais que plutôt je plains !...

Je te plains, ô vulgaire, être de servitude,  
Toi qui railles le rêve et qui ris du savoir ;  
Je te plains d'ignorer la fièvre de l'étude,  
Ô toi qui vis sans vivre et regardes sans voir...

Je te plains. Quand le mont de gloire s'illumine,  
Quand la forêt sourit, ton regard est ailleurs,  
Et tu ne cherches pas dans la plaine divine  
La chanson des oiseaux ou le parfum des fleurs !...

Tu ne sais pas ce qu'est la hantise des cimes,  
L'ivresse de marcher dans le soir souverain,  
Et, le cœur dévoré par des rêves sublimes,  
D'élever vers le ciel un front pur et serein !...

Je te plains. Tu ne vas jamais quand la nuit tombe  
T'asseoir rêveusement près du lac argenté.  
Tu ne t'attristes point d'une feuille qui tombe,  
Et tu ne souffres pas de voir mourir l'été !...

# Esquisses

## Jeune fille

Depuis que François m'a parlé  
Tout mon repos s'en est allé,  
Mais de bonheur mon âme est pleine,  
Papillons dondaine !  
Depuis que François m'a parlé,  
Papillons dondé !...

C'était au bords de la rivière  
Où vivent la rose et l'aulnier ;  
L'oiseau chantait dans la bruyère  
Son hymne au soleil printanier...

Depuis que François ma parlé  
Tout mon repos s'en est allé,  
Mais de bonheur mon âme est pleine,  
Papillons dondaine !  
Depuis que François m'a parlé,  
Papillons dondé !...

L'herbe verte, la feuille rousse  
Faisaient des bruits délicieux,  
Et je vis, à travers la brousse,  
Briller l'étoile de ses yeux !...

Depuis que François m'a parlé  
Tout mon repos s'en est allé,  
Mais de bonheur mon âme est pleine,  
Papillons dondaine !  
Depuis que François m'a parlé,  
Papillon dondé !...

Que tout cela me trouble l'âme !  
Sa voix plus douce que le miel,  
Sa lèvre de vie et de flamme,  
Et ses yeux plus bleus que le ciel !...

Depuis que François m'a parlé  
Tout mon repos s'en est allé,  
Mais de bonheur mon âme est pleine,  
Papillons dondaine !  
Depuis que François m'a parlé,  
Papillons dondé !...

Maintenant, lorsque l'oiseau chante  
Le soir, dans l'épaisseur des bois,  
Un espoir étrange m'enchante,  
M'enchante et me trouble à la fois...

Depuis que François m'a parlé,  
Tout mon repos s'en est allé,  
Mais de bonheur mon âme est pleine,  
Papillons dondaine !  
Depuis que François m'a parlé,  
Papillons dondé !...

Et si jamais sa voix divine  
Ne me dit les mots que j'attends,  
Je mourrai comme l'aubépine  
Que l'on cueille au bord des étangs !...

Depuis que François m'a parlé,  
Tout mon repos s'en est allé,  
Mais de bonheur mon âme est pleine,  
Papillons dondaine !  
Depuis que François m'a palé,  
Papillons dondé !



## Jeune femme

Le jour où tout tremblant d'émoi,  
Il m'a dit : « Marthe, je vous aime »,  
Une aube naquit en moi-même  
Et le ciel s'est ouvert pour moi.

Il m'a dit : « Viens, je te convie  
À l'humble banquet de mes jours.  
Veux-tu me sourire toujours,  
Veux-tu me suivre dans la vie ?

Viens, prenons le même chemin,  
Dans le bonheur et dans la peine !...  
Me dit-il, d'une voix sereine,  
Et je mis ma main dans sa main.

Depuis, sur son épaule altière,  
Je pose mon front souriant,  
Et notre amour si confiant  
Nous vaut la terre tout entière.

Depuis ce jour nous nous aimons,  
Et notre simple vie est douce  
Comme le ruisseau dans la mousse.  
Comme l'aurore sur les monts.

Dans la paix de notre demeure  
Coulent nos jours mystérieux,  
Et dans nos cœurs silencieux  
Notre éternel serment demeure.

Je n'ai ni satins, ni rubis,  
Ni colliers, ni robes de soie,  
Mais j'ai l'âme pleine de joie,  
Et je suis belle en mes habits...

Et mon humble beauté se dore  
De rayons quand le jour a lui,  
Car je sais que je suis pour lui  
La plus charmante et qu'il m'adore !

Lorsque parmi le jour vermeil  
Il revient de la lande brune,  
On le dirait coiffé de lune  
Et tout habillé de soleil...

L'oiseau qui va de branche en branche  
A même charme dans la voix,  
Sa bouche est une fleur des bois,  
Et son œil est une pervenche...

Nos vallons et nos champs sont verts.  
Notre grange est riche et féconde ;  
Que nous fait le rire du monde,  
Que nous importe l'univers ?...

Mes jours, faits de travaux sans nombre,  
N'ont pas connu le triste ennui ;  
Je suis le soleil de sa nuit,  
Et la lumière de son ombre.

La douceur dont je sais l'aimer  
Est comme le miel de mon âme  
Et ma tendresse est une flamme  
Qui brûle sans se consumer...

Voilà déjà plus d'une année  
Qu'un même rêve nous unit,  
Et nul ombrage ne ternit  
La paix de notre destinée...

Pour moi, la nuit comme le jour  
Scintille d'un éclat suprême,  
Puisque celui que j'aime m'aime,  
Puisque son cœur m'aime d'amour !...

## Jeune mère

Comme une fleur d'avril, en sa chair éclatante,  
Sourit à notre amour cet enfant adoré.  
Voyez comme il est beau ! Par de longs jours d'attente  
En secret dans nos cœurs nous l'avons désiré.

Que son visage est pur, que sa grâce est parfaite !  
Et comme nous aimons le regarder longtemps !  
C'est notre seul trésor et notre âme est en fête  
À voir son jeune front fleurir comme un printemps...

Son corps a la couleur si fraîche de la rose,  
Ses petits membres sont pareils à des roseaux,  
Son regard est d'azur, sa chair est douce et rose,  
Et son babil est comme un ramage d'oiseaux...

L'alouette qui chante au bord de la fenêtre  
Semble faire son chant plus doux quand il s'endort...  
La lumière du ciel pour lui semble renaître,  
Et le jour vient baiser ses petits ongles d'or...

Son sourire est divin, et sa bouche ressemble  
À quelque fleur sauvage et pure. Quand soudain  
Il s'élance en marchant jusqu'à nous, il nous semble  
Voir voler la plus belle rose du jardin !...

Les anges près de lui s'empressent sans relâche,  
L'aube rose et joyeuse l'entoure, et parfois  
Il s'élève vers elle en souriant, et tâche  
De prendre du soleil avec ses petits doigts...

Et lorsqu'à sa gaieté si franche il s'abandonne,  
Quand son petit bras sort des langes décousus,  
– Veuillez me pardonner, ô très sainte Madone –  
Je le trouve aussi beau que le petit Jésus !

## La religieuse

Que vos jours radieux sont dignes de louange !  
Que vos pas sont légers, que vos gestes sont doux !  
Vous passez : on dirait qu'il vient du ciel un ange,  
Qui, pour semer la paix habite parmi nous...

Gloire à vous, noble femme, esprit pur, âme austère,  
Si grande et si sublime en sa simplicité !...  
Vous ne soumettez pas vos désirs à la terre,  
Vous passez près de nous comme un souffle d'été !...

Il est sur les coteaux où luit un soleil pâle  
Des fleurs au cœur de pourpre, au teint magique et pur,  
Qui n'ouvrent qu'au matin leur corolle d'opale :  
Vous êtes de ces fleurs qui s'ouvrent dans l'azur...

Ainsi qu'un lys caché loin de tout souffle immonde,  
Et que nul vent lointain un instant n'a touché,  
Vous ne connaissez pas le souffle impur du monde,  
Et nul regard charnel sur vous ne s'est penché.

Femmes du monde, nous aimons à reconnaître  
En vous, ô noble front empreint de majesté,  
La femme auguste que nous avons rêvé d'être,  
Et la vierge au cœur pur que nous avons été !...

Tandis que de vos sœurs les troupes vagabondes  
Pleurent un rêve cher et cruel, tour à tour,  
Dans le rayonnement de vos heures fécondes  
En votre âme grandit un immuable amour.

On vous voit, méditant au fond de la chapelle,  
Souriante, parmi les feux éblouissants.  
Vous entendez au loin la voix qui vous appelle,  
Et vos rêves divins montent avec l'encens...

Gloire à vous, chaste vierge, offrande que Dieu cueille,  
Lys de chair que le ciel lui-même a protégé,  
Ô fleur que nulle main sacrilège n'effeuille,  
Amour qui ne sera par nul mal outragé !...



## L'aïeule

On voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,  
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

VICTOR HUGO.

Que cette vie est éphémère !  
Où sont nos beaux jours envolés ?  
Vos chagrins sont de ceux, grand'mère,  
Qui ne sont jamais consolés !...

Le soir s'en vient. L'heure est sonnée  
Où votre labeur est fini.  
Vous achevez votre journée :  
Vous arrivez à l'Infini...

Votre tâche sublime est faite.  
La race acclame vos efforts,  
Et vous subissez la défaite,  
L'unique défaite des forts...

À l'heure où doit s'ouvrir la rose  
Hélas ! vous songez à mourir,  
Ne sachant plus faire autre chose.  
Que regretter et que souffrir...

Vous suivez des yeux, dans l'allée,  
Les enfants qui, cheveux au vent,  
Jouent et tournent, fraîche envolée,  
Comme des pétales vivants...

Dans l'or du couchant qui rougeoit.  
Ils vont avec leurs grands cerceaux ;  
Et c'est votre dernière joie  
De vous souvenir des berceaux !...

Mais, ô vieille, il faut qu'on vous dise  
Que vous ne souffrez pas en vain :  
Le front que l'âge martyrise  
A quelque chose de divin.

Les vieillards – âmes maternelles –  
Savent tous se faire adorer ;  
Ils ont des grâces éternelles,  
Ils sont beaux à faire pleurer !...

Guéris de leurs humaines fièvres,  
Le cœur brûlé d'un noble feu,  
Le sourire qu'ils ont aux lèvres  
Est le sourire du Bon Dieu !

## La vieille femme

Jour d'été radieux. Une vieille tremblante  
En robe grise sur la blanche véranda,  
Pâle, se penche en respirant l'odeur troublante  
Qui monte de la tige où s'ouvre un réséda.

Elle était autrefois la belle du village,  
Teint rose, œil enflammé, rire clair et sonnant.  
Mais la vie et ses deuils, les épreuves et l'âge  
L'ont faite, voyez-vous, ce qu'elle est maintenant :

Une vieille courbée, à la faible démarche,  
Avec des yeux éteints aux regards effacés,  
Qui n'a plus de vigueur, qui se traîne et qui marche  
Par petits pas menus, lents et rapetissés.

Hélas ! elle n'est plus maintenant qu'une vieille  
Qui s'éloigne, qui lasse, va pliant le cou ;  
Une lampe épuisée et fidèle qui veille  
Et que le vent du soir éteindra tout à coup !...

Au fond de sa pensée – image passagère –  
Souvent elle revit ses beaux jours d'autrefois,  
Où dès l'aube au rouet, inlassable et légère,  
Elle faisait danser la laine entre ses doigts !

Comme ces jours sont loin ! Sa chair est devenue  
Le jouet du déclin dont nul ne se défend.  
Ses bras, si doux jadis à l'enfance ingénue,  
Ne pourraient plus porter un tout petit enfant !...

Qu'il est triste, ô mon Dieu, ce déclin ! Triste même  
Avec la foi vivace et l'espérance en vous ;  
Triste lorsque l'on voit des petits fils qu'on aime,  
S'en aller rayonnants dans le jour clair et doux !

Ils jouent. Comme ils sont beaux ! Ah ! son vieux cœur se noie  
Dans le flot des regrets ardents à le blesser.  
Ils jouent. Le ciel est pur et leur groupe tournoie...  
– Ah ! songer que bientôt il faudra les laisser !...

Songer que, descendant sur ses faibles épaules,  
La mort est là, guettant dans les ombres du soir !  
– Ah ! songer qu'ils joueront encore sous les saules  
Et que ses yeux éteints ne pourront plus les voir !

## Le vieux paysan

« Ah ! jeter à nouveau les grains  
d'or dans les labours, fendre la glèbe  
et tracer droit les sillons ruisselants  
de lumière et de rosée !... »

PIERRE AGUÉTANT.

Cependant que les blés s'étalent dans les plaines,  
Que la colline brille au soleil de midi,  
Son âme ne connaît plus que des heures vaines,  
Et son corps vigoureux s'affaisse, refroidi.

Que les heures vont vite, et que la vie est dure !  
Et qu'il passe parfois de tristesse en ses yeux !...  
Oh ! retrouver ces gais matins dans la verdure,  
Et l'aube qui brillait sur ses jours glorieux !...

Comme la vie était radieusement belle,  
Avec ses durs travaux, avec les maux anciens !  
Comme la plaine avait de richesses en elle !  
Comme le jour dorait les champs qui furent siens !...

Oh ! comme il se souvient de la faux dans les herbes,  
Des chevaux haletant au milieu des labours !...  
Et tel qu'il moissonnait jadis les blés superbes,  
Aujourd'hui le destin moissonne tous ses jours !...

Mais, parfois, quand revient le temps de la semaille,  
Que, dans les champs lointains, soufflent chevaux et bœufs,  
Quand, les hommes, coiffés d'un grand chapeau de paille,  
S'en vont, faucille au dos, dans les chemins herbeux,

Comme un malade, aigri d'une trop longue veille,  
Il se lève soudain, et marche, frémissant ;  
De sa morne torpeur l'habitant se réveille ;  
La fièvre des moissons lui passe dans le sang !...

Mais ce réveil hélas ! n'est qu'une courte joie ;  
La force d'autrefois ne renaît pas en lui.  
Morne, il revient s'asseoir sur le seuil qui flamboie,  
Parmi les poules dont le gai plumage luit...



Alors il recommence vieillir en silence,  
Tandis que le jour brille et que le seigle est mûr,  
Et son regard éteint suit avec nonchalance  
L'ombre tremblante d'une feuille sur le mur...

# **Marines**

## Liberté

Le jour vient de paraître :  
Entends le vent frémir  
Et vois l'aube fleurir  
    La fenêtre.

La taille des bouleaux  
Se mire dans l'eau claire,  
Et la lumière éclaire  
    Les îlots.

Vois l'alouette grise  
S'élancer dans l'azur,  
Le marin dans l'air pur  
    Qui se grise...

Partons ! Le flot joyeux  
Fait frissonner la barge.  
Ah ! partons pour le large  
    Tous les deux !...

Au loin la foule passe  
En un flot persistant,  
Et sa clameur s'étend  
    Dans l'espace.

Qu'importe la rumeur  
De la foule et du monde,  
Et leur souffle qui gronde  
    Et qui meurt !...

Leur flamme n'est que cendre,  
Et leur esprit distrait  
Et charnel ne saurait  
    Nous comprendre.

Partons ! L'immensité  
Nous appelle. La voile  
Se redresse et dévoile  
    Sa beauté...

Le jour luit. Sur les grèves  
Se penche le roseau.  
Laissons partir l'oiseau  
De nos rêves !...

L'amour seul peut charmer  
Notre cœur solitaire ;  
Il n'est rien sur la terre  
Que s'aimer...

Ni l'aube solennelle,  
Ni l'or du renouveau,  
Ni le ciel, rien ne vaut  
Ta prunelle !

Si tu dois te lasser  
De cette vie amère,  
Je veux comme une mère  
Te bercer...

Dans l'aube qui flamboie  
Nous irons, emportant  
Nos pleurs qui sont pourtant  
Notre joie...

Les brises et les flots  
Tendrement vont redire  
Nos chants, notre sourire,  
Nos sanglots.

Et dans l'air pur qui vibre  
Notre cœur frémissant  
Montera grandissant,  
Fier et libre !...

## Gaspésie

« Il y a des endroits de la terre si  
beaux qu'on a envie de la serrer  
contre son cœur... »

GUSTAVE FLAUBERT.

Que vous avez pour nous de grâce et de puissance  
Ô lieux charmeurs, ô lieux bénis de notre enfance !  
J'ai revu les sentiers, les collines, l'étang,  
Le mont neigeux, hautain, dans les brumes flottant,  
Les ravins inconnus, tout peuplés de fougère,  
Les lacs d'argent où boit la chevrette légère,  
Les rocs coupés à pic, les sauvages forêts,  
Les chemins sans issue, et l'herbe où je courais !...  
Ô lieux de notre enfance, ô charme, ô poésie !  
Ô caps majestueux ! Ô belle Gaspésie !  
Terre de paix sublime et de sérénité,  
Nid d'aigle que le ciel dans la mer a jeté !  
Comme j'ai reconnu tes montagnes hautaines,  
Tes flots où sont couchés les anciens capitaines,  
Que la mort dans ses bras a jadis retenus !  
Ô caps majestueux, je vous ai reconnus !

Ainsi qu'un pauvre enfant qui reconnaît sa mère,  
Terre immense, ô pays de force et de lumière,  
En te voyant j'ai vu paraître le passé,  
Un frisson d'autrefois dans mon âme a passé,  
Et je sentais des pleurs monter à ma paupière  
Quand dans l'anse de sable où sont des blocs de pierre,  
À l'heure où la nuit tombe au versant du coteau  
Je voyais palpiter les ailes d'un bateau !...



## Tadoussac

Les monts sont imposants et la forêt est neuve.  
Le vent est imprégné d'âcre parfum marin.  
Il règne un charme étrange, infini, souverain,  
À Tadoussac, au bord du fleuve.

Un chasseur passe avec son fusil et son sac.  
L'eau s'argente soudain du vol des alouettes,  
Et de nombreux vaisseaux flottent les silhouettes,  
Au bord du fleuve, à Tadoussac...

Du rocher de Québec et jusqu'à Terre-Neuve,  
Pour le marin il n'est pas d'asile plus sûr.  
La vague est toujours douce et l'air est toujours pur  
À Tadoussac, au bord du fleuve !

L'onde au quai doucement redit : flic-flac, flic-flac.  
Les sapins sont très verts, les rochers sont très roses,  
Et le genévrier prend la place des roses,  
Au bord du fleuve, à Tadoussac...

Plage attirante, est-il une âme que n'émeuve  
Ton ciel pur où s'en vont les filles aux yeux clairs ?  
Et que les gâs ont donc de doux yeux pleins d'éclairs  
    À Tadoussac, au bord du fleuve !

Gloire à vous, anse bleue, oui gloire à vous, ô lac,  
Grâce d'oiseau, blancheur de voile, roche brune !  
Gloire à vous, nuit d'été, magique clair de lune,  
    Au bord du fleuve, à Tadoussac !...

## Arbres des grèves

### I

Arbres des grèves, pauvres êtres que la brise  
Torture, et qu'un cruel destin retient captifs,  
Arbres emprisonnés qu'aiguillonne et que brise  
Le sel des ouragans, dans l'ombre des récifs.

Quand le printemps revient sur votre écorce sombre  
Plaquer son vermillon et son ocre qui luit,  
Qui croirait que parfois, ô beaux géants de l'ombre,  
Un muet désespoir vous étreint dans la nuit ?

Car à voir s'en aller les goélettes blanches  
Et la mouette que le jour fait resplendir  
Voilà que vous rêvez d'espace, et que vos branches  
Palpitent comme une aile et tremblent de s'enfuir !

Oh ! ce firmament bleu tout frissonnant d'étoiles !  
Oh ! ces lacs azurés où le soleil vient choir !  
Ah ! devenir soudain des mâts chargés de voiles,  
Et partir, radieux, dans la beauté du soir !...

Être le gai vaisseau dont la voilure tremble,  
Blanche sous le reflet d'un nuage tout blanc !  
Être l'humble radeau fait de pin et de tremble !  
Être l'aigle splendide, être le goéland !...

Abandonner enfin cette vie immobile,  
Ces galets, ces récifs, ces rochers ennemis !  
Voguer de cap en cap, louvoyer d'île en île,  
S'en aller doucement sur les flots endormis !...

Mais c'est en vain. Rivés au sol héréditaire,  
C'est en vain que vos bras se tordent, douloureux ;  
Impuissants à briser les chaînes de la terre,  
Vous retombez, vaincus, sur le roc ténébreux !...

## II

Mon esprit, comme vous, beaux arbres de la rive,  
Souvent aussi voudrait, libre enfin, s'élancer,  
Se soustraire au limon dont toute âme est captive,  
Et fuir comme l'oiseau craintif qu'on voit passer !

Ah ! s'arracher enfin du monde misérable !  
Sur des ailes d'azur, des flots d'immensité,  
Monter jusqu'à se perdre en ce gouffre adorable,  
Et découvrir enfin un peu d'éternité !...

Mais non ! Il n'atteint pas les célestes domaines.  
Il s'élance, bondit, vole, mais c'est en vain.  
Mon esprit, retenu par les forces humaines,  
Retombe anéanti dans son rêve divin !

## Petit bateau

L'air est doux et l'onde frivole  
Fait entendre un chant captivant ;  
Petit bateau s'en va, s'envole,  
Petit bateau s'envole au vent !...

Jadis mon cœur, heureuse barque,  
Par le calme des jours d'été,  
Parcourait fier comme un monarque  
La mer du désir enchanté.

Mais la chimère, triste folle,  
L'a jeté dans le flot mouvant :  
Petit bateau s'en va, s'envole,  
Petit bateau s'envole au vent !...

En proie à la brise incertaine  
Sur mon bateau désemparé,  
J'allais avec mon âme en peine  
Et les yeux lourds d'avoir pleuré...

Pauvre âme que la nuit désole  
J'errais sur le flot mugissant :  
Petit bateau s'en va, s'envole,  
Petit bateau s'envole au vent !...

Alors il vint, beau capitaine,  
Il vint à moi les bras ouverts,  
Portant en son âme sereine  
Tous les trésors de l'univers...

Depuis, son amour me console  
Du flot lugubre et décevant :  
Petit bateau s'en va, s'envole,  
Petit bateau s'envole au vent !...

## **Jette ton filet**

Il fait nuit. La mer est très belle,  
Le vent chante sur les galets.  
Jamais ta voile n'est rebelle :  
Pêcheur, va jeter tes filets !  
Et toi qui guettes sans relâche  
Le mot, comme un rude pêcheur,  
Viens reprendre encore ta tâche :  
Jette ton filet, pauvre cœur !...

La mer a des flammes en elle,  
Et l'alouette à l'œil de feu  
Met la virgule de son aile  
Entre les lignes du ciel bleu.  
Dans la nuit, belles et sublimes,  
Les sirènes chantent en chœur,  
Pour saisir les vers et les rimes  
Jette ton filet, pauvre cœur !...



Va ! La nuit que cachent ces voiles  
Est un abîme de beauté,  
Va mon cœur, file à toutes voiles  
Sur le flot de l'immensité !  
À l'heure des claires trouvailles  
Tu verras paraître, vainqueur,  
Un beau poème dans tes mailles :  
Jette ton filet, pauvre cœur !...

Mais peut-être aussi dans la brume  
Verras-tu sombrer tes agrès,  
Sous un triste vent d'amertume,  
Sous la bourrasque des regrets,  
Et tu reviendras de la grève  
Lourd de détresse et de rancœur,  
Courbé sous le poids de ton rêve ;  
Jette ton filet, pauvre cœur !

Va toujours ! La beauté sereine,  
Qui nous appelle en s'enfuyant,  
Est une divine sirène  
Qui sait enivrer de son chant.  
Elle charme ceux qu'elle attire  
Dans son baiser d'âcre douceur,  
Et sa joie est un long martyre :  
Jette ton filet, pauvre cœur !...

## Maisons

« La maison ! Il n'y en a qu'une au monde.  
La maison, cela suffit. La maison, cela dit tout. »

HENRI BORDEAUX.

## La maison solitaire

« Aujourd'hui, j'ai rêvé d'une petite maison, gaie et chaude, où je serais seul avec mes livres, une maison dans un paysage agréablement accidenté, à l'ombre d'un bois, près d'un cours d'eau chantant... »

HENRI D'ARLES.

### I

Je sais un coin perdu, loin de la grande ville,  
Encerclé de coteaux et de buissons épais,  
Un lieu calme et secret qui semble un vaste asile  
Pour les cœurs affamés de silence et de paix.

De blancs chemins fermés par de vertes barrières,  
Des vallons regorgeant de blés drus et mûris.  
Des forêts, des ravins, de profondes clairières,  
D'où sort l'odeur des pins et des pommiers fleuris.

Il n'est pas de montagne. Une côte un peu rase,  
Où l'on voit, çà et là, fumer une maison,  
– Car de sa masse la montagne nous écrase  
Et cache à notre rêve un magique horizon...

Aucun lac ne sommeille au sein du voisinage,  
– Un lac est traître et cache en lui des coups de vent.  
Aucun lac, mais tout près, dans un lit de feuillage  
Un ruisseau gazouilleur, tortueux et vivant...

Un ruisseau babillard dont l'eau toute moirée  
Au midi, lutte de splendeur avec le ciel,  
Et dont l'onde a parfois, dans sa robe dorée,  
Un reflet qu'on pourrait croire immatériel...

Un ruisseau gracieux, semé de coquillages,  
Dont on peut d'un regard embrasser la largeur,  
Qui ne donne jamais le goût des grands voyages,  
Mais retient près de lui le poète songeur...

Je sais un coin rustique, un paradis du rêve,  
Où sont de vieux lilas aux rameaux parfumés,  
Où jamais les aulniers n'ont vu tarir leur sève,  
Où de jeunes époux jadis se sont aimés.

À l'abri de tout vent, au pied d'un monticule,  
Entre des peupliers au dôme retombant,  
Pour nous asseoir à l'aube ou bien au crépuscule,  
Nous aurons sous l'épaisse feuillée, un vieux banc.

Et, quand tout tombera dans l'humaine paresse,  
Que le soir étendra partout son ombre sœur,  
Nous sentirons alors ainsi qu'une caresse,  
Descendre sur nos fronts sa tranquille douceur...

## II

Dans ce recoin paisible où la broussaille pousse  
Et tend ses clairs rameaux habillés de gazon  
Nous irons habiter, tous les deux, une douce  
Maison.

Ce sera cette vieille maison décrépète,  
Dont le toit chaque jour par l'aube est rajeuni,  
Et dont les murs poudreux ont des trous où palpète  
Un nid.

Cette ancienne maison jadis hospitalière,  
Dont le seuil s'offre encore à nos pas et sourit,  
Dont la mousse s'étend sans cesse, dont le lierre  
Fleurit...

Ce sera la maison dont la cour, coin agreste,  
Au sein des ronces cache un robuste rosier,  
Qui dans l'or des couchants semble quelque céleste  
Brasier !...

Du cri perçant des trains il ne nous viendra guère  
Que de faibles échos perdus au bout d'un champ.  
Nous serons loin du pâle envieux, du vulgaire  
Méchant...

Dans cette paix, parmi ces choses qui suffirent  
À ceux qui ne voulaient que se faire ignorer,  
Disparaîtront tous ces êtres faux qui nous firent  
Pleurer...

Loin de tous les regards, loin du monde et des hommes,  
Un candide horizon venant remplir nos yeux,  
Peut-être pourrons-nous oublier que nous sommes  
Très vieux...

Et soustraits au mensonge, aux louanges, au blâme,  
Sauvés de tout, par le grand calme triomphant,  
Nous pourrons, peu à peu, reconquérir notre âme  
D'enfant...

Et laissant, tel le gai ruisseau sous l'herbe tendre,  
Couler nos jours sans peur, sans soucis, sans remords,  
C'est là que nous pourrons joyeusement attendre  
La mort !...



## La maison paternelle

« L'air ne sera plus baigné par la  
respiration suave de leur enfance. »

PIERRE AGUÉTANT.

### I

Tu vas partir, quittant la maison et la ferme,  
Et la douce rivière à la voix de cristal,  
Tu vas partir hélas ! car ton âme se ferme  
Au tendre et vif appel du village natal.

Ainsi qu'un triste oiseau que le calme importune,  
Tu quittes la rivière au murmure argentin ;  
Sous des cieux étrangers tu vas chercher fortune,  
Et guetter, sombre esprit, un plus riche destin.

Mais un jour en passant près d'une humble demeure  
Dont la porte sourit sous les aulnes tremblants,  
Tu songeras au toit où ton vieux père pleure  
Et vieillit seul et triste avec ses cheveux blancs...

Les souvenirs viendront frapper ton cœur de pierre,  
Tu frémiras de voir au loin fumer les toits ;  
Des larmes surgiront au fond de ta paupière,  
Et tu te souviendras des beaux jours d'autrefois...

Tu verras la maison, la colline fleurie,  
La mer où les bateaux flottent dans l'air du soir,  
La grange, le verger, le champ, la bergerie,  
Et le banc du jardin où tu venais t'asseoir...

Las enfin de chercher une joie incertaine,  
Tu pleureras le toit si charmant et si gai ;  
L'image de la bonne terre canadienne,  
Surgira pure et belle en ton cœur fatigué !

Tu sentiras le poids du leurre et des mensonges,  
L'ennui de vivre loin du sol où l'on est né ;  
Tu verras tournoyer chaque nuit, dans tes songes,  
Les rivages du nord, les monts du Saguenay...

Alors tu pleureras notre fleuve et ses grèves,  
La rive d'or au flot si doux et murmurant,  
Tu seras lourd d'ennuis, de remords et de rêves,  
Et tu regretteras les bords du Saint-Laurent !...

## II

Lorsque, seul dans le chemin sombre,  
Traînant tes rêves désolés,  
Triste, tu pleureras, dans l'ombre,  
Sur tous les beaux jours envolés.

Portant tes renards en arrière,  
Sur ces instants si tôt flétris,  
Songe à la petite rivière  
Qui chante dans les aulnes gris !...

Ah ! souviens-toi de la fontaine  
Restée encor fraîche depuis,  
Du saule penché sur la plaine,  
De la margelle et du vieux puits !...

Souviens-toi des champs, des vallées,  
Des nids, chantant tous à la fois ;  
Des belles routes ondulées,  
Et des chemins au fond des bois...

Du bosquet débordant de roses,  
De l'aube dorant les volets ;  
Et du recoin où sont encloses  
Les cerises que tu volais !...

Dans la détresse du voyage,  
Sans espérance et sans amours,  
Ah ! souviens-toi de ton village  
Où tu vécus de si beaux jours !...

Dans ta tristesse et ta chimère  
Si tu vas sans gîte et sans toit,  
Du doux visage de ta mère  
Ami, souviens-toi, souviens-toi !...

## La pauvre maison grise

C'est une pauvre maison grise  
Au seuil difforme, au sombre toit,  
Si petite hélas ! sous la brise  
Qu'avec peine en route on la voit.

Près d'une colline lointaine  
Où le blé croît avec orgueil,  
L'herbe recouvre sa fontaine,  
La mousse dévore son seuil.

Et sa rustique cheminée,  
Comme ses auvents mal bâtis,  
Sert à cacher la destinée  
De l'hirondelle et ses petits...

Mais par la plaine, en la rosée,  
Chantant leur amour, leur espoir,  
Le pied très sûr, la peau bronzée,  
Les siens reviennent chaque soir...

Qu'elle soit basse et décrépite,  
Qu'elle soit laide et sans couleur,  
Pour tous les êtres qui l'habitent  
Cette humble maison, c'est la leur...

Cette demeure désuète  
Au toit noir, aux tristes volets,  
Cette rigide maisonnette  
Pour eux vaut autant qu'un palais.

Car en cette retraite obscure  
Au temps des lilas embaumés,  
Avec leur âme ardente et pure  
Des amoureux s'y sont aimés...

Avec la tendresse suprême  
Qui fait tous les cœurs opprésés,  
Ils se sont murmuré : je t'aime,  
Et leurs doigts se sont enlacés...

Ah ! quelle que soit l'existence  
L'homme s'attache pour toujours  
À la maison de son enfance,  
À la maison de ses amours.

Et plusieurs ont cette hantise  
Et le souvenir bien touchant  
De cette pauvre maison grise  
Qui leur sourit au bout du champ !...

## La maison des collines

Là-bas, là-bas, au bout des terres  
Au pied des monts si reculés,  
Dans les lieux les plus solitaires  
J'ai vu ta maison dans les blés.

J'ai vu ta maison radieuse,  
Si pauvre et si riche à la fois,  
Dans la plaine silencieuse  
Et seule au milieu des grands bois...

J'ai vu la profonde clairière  
Que tu creusas dans la forêt,  
Où dans un grand jet de lumière  
L'horizon immense apparaît...

Ô colon, âme de poète,  
Ô grand amoureux des sommets !  
Que je te loue en ta retraite !  
Que ma voix te chante à jamais !



Cette simple et tranquille vie,  
À l'ombre des feuillages frais,  
Cette existence qu'on envie,  
Nous la rêvons, toi tu la fais !

J'ai vu ta maison solitaire  
Dont le toit rustique fumait,  
Et le petit lambeau de terre  
Où la moisson neuve germait...

Une brise tiède et légère  
Passait sur les arbres tremblants ;  
Entre les tiges de fougère  
S'envolaient des papillons blancs...

Nul bruit. L'immense solitude  
Fait de verdure et d'épis.  
Et, la nuit, cette quiétude  
De tous les êtres assoupis...

Oh ! ce bonheur incomparable  
D'ignorer les pavés de fer ;  
Les foules au cœur misérable,  
Et les villes au bruit d'enfer !...

N'avoir pour tout bien que les gerbes  
Qu'un modeste grenier contient,  
Mais croire, au sein des champs superbes,  
Que l'univers nous appartient !...

Vivre dans la plaine féconde,  
Ami du buisson et du nid,  
N'avoir aucun bien en ce monde,  
Mais posséder tout l'infini !...

N'entendre toujours, ô merveille !  
Dans une immuable clarté,  
Que les murmures de l'abeille,  
Et les chants de l'immensité !...

## Maison de pêcheur

Garni de pics abrupts et de forêts tremblantes,  
Le front tout hérissé de rocs et de granits,  
Le mont gaspésien, rougi d'ocres sanglantes,  
Étale ses longs flancs où pullulent les nids...

Déjà le soir descend sur la haute falaise,  
Au ras des lourds rochers volent les noirs courlis.  
La vague s'assombrit et la brise est mauvaise.  
La maison du pêcheur fume dans le ciel gris...

Cependant un filet de soleil brille encore  
En arrière des caps aux abîmes secrets,  
Et s'étend jusqu'au bord des grèves que décore  
La sombre intybellie et les fenouils épais...

Une voile frissonne entre les vagues vertes ;  
Un bateau de pêcheur aborde le rocher.  
L'homme se bat les mains, d'écailles recouvertes,  
Et sous un lourd fardeau tout son corps est penché...

Mais avant de plier ses agrès et ses voiles,  
Il a jeté les yeux sur la côte, là-bas ;  
Il perçoit dans la nuit, à travers les étoiles,  
Le foyer où les siens le rappellent tout bas...

Pauvres hommes voués à la vague traîtresse,  
Vous la connaissez bien la douceur des foyers !  
Et vous en avez soif, pauvres cœurs en détresse,  
Quand vous quittez les flots où dorment les noyés !

Il l'a bien aperçu le feu de sa demeure  
Qui scintille au-dessus du grand fleuve mouvant !  
Il avance, rempli de joie intérieure ;  
La porte s'ouvre, il entre ainsi qu'un coup de vent !

Ceux qu'il aime il les a tous reconnus bien vite ;  
– C'est pour eux qu'il peinait tantôt dans le brouillard !  
Puis il voit sur la table, où sa place l'invite,  
Fumer dans un grand plat la morue et le lard...

Dans sa chaise il s'assied, à la table il s'affaisse,  
Il approche les plats et mange avidement,  
Cependant que, dehors, la nuit est plus épaisse,  
Et que la mer reprend son lourd rugissement !...

## La maison divine

Ô bonheur du foyer ! Ô mystère !

Ô toit fumant à l'horizon !

Tout homme qui peine sur terre

Aime et recherche sa maison.

Le paysan part, dès l'aurore,

Traînant sa faucille avec lui,

Dans les mers de gerbes que dore

Le bienfaisant soleil qui luit.

Il tourne la glèbe féconde,

Et les sillons durs et flétris ;

La sueur l'aveugle et l'inonde,

Et ses pauvres pieds sont meurtris ;

Mais le soir quand le champ s'embrume,

L'homme se redresse, content :

Il songe à l'humble toit qui fume,

Il songe au foyer qui l'attend !...

– De même au soir de notre vie,  
Quand notre ciel va s’assombrir,  
Quand la côte est toute gravie,  
Et que vient l’heure de mourir,

De même nos pauvres prunelles,  
Lasses de l’humaine prison,  
Parmi les clartés éternelles  
Cherchent la céleste maison...

Derrière la brune colline  
Nos yeux mourants, nos faibles yeux  
Cherchent votre maison divine,  
Ô vous, notre Père des cieux !...

Votre blanche maison de lumière  
Que cherchent nos yeux éplorés,  
Votre sainte maison, ô Père,  
S’ouvrira-t-elle à nos pieds ulcérés ?

Nous tendrez-vous vos deux bras secourables,  
Ô Père éternel, notre Dieu,  
Et serons-nous parmi les misérables  
Que vous ferez asseoir à votre feu ?...





## Table

Patrie .....	6
<b>Poèmes rustiques .....</b>	<b>8</b>
Bonheur printanier.....	9
Paysage.....	11
Bois adorés .....	13
Automne .....	16
Espoir .....	18
La fin du jour.....	20
Joie d'été .....	22
Soir .....	25
Rêve du soir.....	27
Fantaisie sur l'été .....	29
Songe d'hiver .....	32
Hiver canadien.....	35
<b>Poèmes héroïques .....</b>	<b>38</b>
Dollard des Ormeaux.....	39
Christophe Colomb .....	42
Jeanne Mance .....	45
Marguerite Bourgeoys.....	48

L'artiste .....	51
Un maître ornemaniste .....	53
Albert Lozeau .....	59
Printemps.....	62
Au vulgaire.....	65
<b>Esquisses .....</b>	<b>68</b>
Jeune fille .....	69
Jeune femme.....	73
Jeune mère.....	77
La religieuse .....	79
L'aïeule.....	81
La vieille femme.....	84
Le vieux paysan.....	87
<b>Marines .....</b>	<b>90</b>
Liberté .....	91
Gaspésie .....	95
Tadoussac .....	97
Arbres des grèves .....	99
Petit bateau .....	102
Jette ton filet.....	104
<b>Maisons .....</b>	<b>107</b>
La maison solitaire .....	108

La maison paternelle .....	113
La pauvre maison grise.....	117
La maison des collines .....	120
Maison de pêcheur .....	123
La maison divine .....	126



Cet ouvrage est le 201<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.